

d'extraordinaire et qui pouvait au besoin lui être d'un immense avantage dans ses courses parmi les tribus sauvages des pays d'en haut. Aussi projeta-t-il d'essayer tout ce qu'il pourrait pour engager Bibi à son service ; mais avant, il résolut de prendre des renseignements sur le caractère et les mœurs de cet homme étonnant. Colas qui avait trouvé, dans son voisin, un homme aimable et complaisant, l'invita à souper au sortir du spectacle.

Il pouvait être neuf heures et demie. Colas qui avait prévenu l'hôtelier qu'il souperait vers cette heure-là, trouva son couvert mis, dans un cabinet particulier. Il en fit apporter un second, et les deux nouvelles connaissances se mirent joyeusement à table.

—Vous me l'aviez bien dit, observa Colas, que je m'amuserais en restant au spectacle ; et je vous en suis obligé, car sans vous j'allais partir, sans voir les choses les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer. Cette faculté de changer de voix, de la transporter et de la faire sortir d'où on veut, passe tout ce que je puis concevoir. Ce n'est pas pour dix francs que j'aurais voulu manquer ce que j'ai vu ce soir.

—Oui, ce Bibi Lajeunesse est un homme extraordinaire, il a un grand talent, il est ventriloque et il devrait être à son aise maintenant, même riche ; tandis qu'il est pauvre, et généralement méprisé à cause de son ivrognerie invétérée.

—Il a dû être à son aise ; il y avait des restes de décors à son théâtre qui annonçaient de meilleures recettes que celles de ce soir.

—Sans doute ; dans les premiers temps, c'est-à-dire à son arrivée à Québec le printemps dernier, il put louer une vaste salle, qui pendant plusieurs semaines fut littéralement comble tous les soirs ; les prix d'admission étaient un franc pour le parterre et douze sols pour le parterre. Son succès lui tourna la tête, il se mit à fêter et à boire sans retenue, à fréquenter les plus bas cabarets et la plus mauvaise compagnie, et perdit au jeu tout ce qu'il avait gagné. Le public cessa d'aller à ses représentations, il contracta des dettes, fut poursuivi, et ses effets furent saisis et vendus. Et de chute en chute, il est tombé au plus bas de l'échelle sociale.

—Quel est son caractère ?

—Il a toujours passé pour honnête, je crois ; au moins je n'ai jamais entendu dire qu'il ait jamais été accusé d'aucune mauvaise action. Il est extrêmement fort comme vous avez vu ce soir, et cependant il n'est ni querelleur ni méchant. Quand il est ivre, il paraît qu'il a la boisson inoffensive ; il ne cherche pas à faire de tapage, au contraire il ne cherche qu'à dormir et à se tenir caché dans son tandis qu'il occupe avec ses chiens et son ours "Martin".

—N'y aurait-il pas moyen de le guérir de cette misérable passion ?

—Je crois que ça serait bien difficile. Il est réduit à la misère, obligé souvent de demander son pain. Il trouve toujours quelqu'un qui lui donne la nourriture, mais, s'il gagne quelque argent,

c'est au cabaret qu'il va le dépenser. S'il était sous les ordres ou la dépendance de quelqu'un qui saurait le maîtriser, il resterait sobre pour un temps ; mais aussitôt qu'il deviendrait libre de tout engagement, il ferait une fête. Il y a déjà plus d'un mois qu'il n'a pas bu, du moins pas assez pour s'enivrer, et il a promis de ne plus se soûler. Tiendra-t-il sa promesse, j'en doute. S'il y avait moyen de l'éloigner de toute tentation, c'est bien. Il y a ici à Québec un homme, qu'il craint parce qu'il en a reçu un jour un bonne raclée, mais qu'il aime cependant malgré cela ou peut-être justement à cause de cela. Quand il est avec lui ou qu'il s'attend à le voir, il ne boit pas.

—Et quel est cet homme ?

—Vous le connaissez peut être, sinon personnellement du moins de nom ; c'est un brave garçon nommé Jean Peltier, surnommé Lefort ; c'est lui qui devait ce soir jouer le rôle de *l'Hercule canadien*, du Théâtre de Bibi.

—N'est-il pas forgeron ?

—Oui, excellent ouvrier, mais trop passionné pour la chasse et les aventures ; il néglige son métier.

—Je le connais, et je suis bien aise de ce que vous venez de me dire. Je l'ai engagé pour monter avec moi dans les pays d'en haut.

—Pardon, me feriez-vous le plaisir de me dire votre nom ?

—On m'appelle Colas. Aurais-je à mon tour le plaisir de connaître le vôtre ?

—Guillaume Hébert, apothicaire et chimiste, comme l'était mon père, Louis Hébert. Je demeure tout près d'ici ; je serai charmé si vous voulez bien venir me voir avant votre départ.

—J'irai certainement.

—A propos, j'y pense maintenant, ne seriez-vous pas le chimiste auquel on attribue la découverte d'une composition qui double, m'a-t-on dit, la force de la poudre ?

—Poudre fulminante, oui ; c'est une poudre qui coûte trop cher, et les ingrédients dont elle est composée sont fort difficiles à trouver à Québec.

—En avez-vous quelqu'échantillon ? Je serais curieux d'en faire l'essai.

—Je ne sais pas s'il m'en reste. Je chercherai et vous le dirai demain quand vous viendrez. Tâchez que ce soit vers midi ; je veux avoir le plaisir de manger une soupe avec vous, et ne vous retiendrai pas longtemps.

Après le départ de M. Hébert, Colas se coucha. Il fut longtemps avant de s'endormir, absorbé dans les pensées que le mystère de ventriloquisme lui suggérait, et méditant sur les divers applications qu'il était possible de faire parmi les sauvages ignorants et superstitieux.

Le lendemain il se leva de bonne heure, déjeuna et se rendit à la demeure de Jean Lefort.

—Jean, lui dit-il en arrivant, peux-tu me mener chez Bibi Lajeunesse ? Je voudrais le voir tout de suite avant qu'il ait eu le temps de commencer une de ses fêtes, avec les recettes de sa soirée d'hier. On m'a dit que c'était un ivrogne.